

valeur militaire interviennent alors dans l'attribution des grades et des emplois. Puis, la sourde et traditionnelle méfiance des gouvernements vis-à-vis des chefs militaires ne tarde pas à se faire jour : les gouvernements monarchiques redoutant de voir s'établir un prestige qui balancerait celui du souverain, les démocratiques craignant pour leurs libertés l'élévation d'un chef ambitieux.

Enfin, au fur et à mesure que la paix semble plus probable, les chefs de tous grades sont naturellement portés à négliger leur préparation personnelle au commandement de guerre. La nécessité ne leur en apparaît pas clairement et le principe du moindre effort fait le reste.

La médiocrité d'en haut favorise aussitôt celle d'en bas. C'est alors que les meilleurs sont tenus comme en défiance, les caractères trempés déclarés cassants, les conscients de leur valeur considérés comme orgueilleux, les travailleurs traités de philosophes et les innovateurs d'esprits chimériques. C'est alors qu'apparaissent, puis, triomphent le formalisme et la routine.

C'est pour ce faisceau de motifs que la Prusse de 1806, la France de 1870, la Russie de 1904 et de 1914, se virent prouver par le désastre l'insuffisance de leurs généraux.

* *

La France a confié ses armes, dans l'épreuve récente, à des chefs militaires dignes d'elle, et l'Histoire la glorifiera de les avoir découverts et formés.

Tout en s'honorant du passé, qu'elle pense maintenant à l'avenir !

Le voyageur épuisé, parvenu au faite de la colline, contemple avec joie le chemin parcouru, et s'enorgueillit en apercevant les durs passages qui le firent chanceler sur la route. Puis, satisfait et résolu, il se hâte de se remettre en marche, pour n'être pas surpris, avant le gîte, par la nuit funeste et glacée.

C. DE GAULLE.

LES CONCERTS

MUSIQUES ÉTERNELLES

Parmi les concerts que l'on nous offre chaque jour — et le nombre en devient de plus en plus impressionnant ! — il en est qui méritent de retenir notre attention, ce sont ceux, où abandonnant les succès faciles et les morceaux à effet, des artistes ont plus souci de leur Art que d'eux-mêmes.

Aussi, est-il intéressant de constater, que s'accroît sans cesse en ces derniers temps, le nombre des manifestations musicales données à la glorification du Génie de Jean-Sébastien Bach.

Réjouissons-nous de voir le public répondre avec empressement à ces beaux efforts artistiques. Il y a peu d'années encore, la musique pure n'était soutenue à Paris que par une élite restreinte et Bach ne jouissait pas d'une popularité qui paraît actuellement devoir s'étendre chaque jour.

Félicitons donc le public du développement constant de sa musicalité ; et admirons sans réserve, ceux qui se donnent à tâche de nous ouvrir plus fréquemment — au prix de quel travail — les portes d'un si noble et si vaste domaine.

Nulle œuvre en effet n'est plus ardue à rendre, et rares sont les artistes — même les plus grands — qui parviennent à interpréter comme il convient, ce musicien géant.

Les difficultés redoutables de technique qui sont offertes à l'exécutant, doivent sembler s'effacer, pour laisser libre cours à la pensée, au style ; la ligne doit être sans cesse observée pour garder une impeccable tenue plastique, une puissance sans effort. Et quand je dis puissance, il s'agit aussi bien d'une œuvre pour orchestre et chœurs, d'une fugue pour orgue, ou d'une suite pour violon, ce frêle instrument à quatre cordes sur lequel il est malaisé de construire de majestueux édifices. Enfin, la passion qui émane de cette musique doit, contenue par un permanent respect, être une perpétuelle aspiration vers la paix mystique, ceci en restant profondément humaine.

Car, ceux qui persistent à ne voir dans la musique de Bach que son caractère sacré ne la comprennent qu'incomplètement. Oui, ce Génie avait du divin une compréhension que nous ne pouvons pénétrer. Oui, ses yeux étaient ouverts sur des régions trop hautes pour nous. Cependant, cet élan vers Dieu, il le traduit, en des termes qui nous arrivent directement. Cette tendresse qu'ont ses thèmes, cette douleur qui s'exhale, tel un encens, à certaines de ses pages, sont bien d'un homme, mais d'un Homme qu'avait pénétré la douceur de croire. Sa religion n'est pas implacable. Elle est pathétique mais faite d'indulgence, l'indulgence même du Christ. Elle exalte, non un Dieu qui châtie, mais un Dieu qui souffre.

Que d'exemples de cette douleur auguste.

Vous souvient-il, d'un des plus beaux chorals pour orgue : *O homme pleure ton grand péché* ? Une infinie tristesse y plane. Le thème large et lourd de larmes s'appuie sur d'amères dissonances. Pas un sourire ne vient nous donner une lueur d'espoir, un instant d'apaisement. C'est vraiment tout le péché de l'homme qui pèse sur nos épaules. Pas d'autre châtiment que celui de notre conscience. Il est vrai que c'est peut-être le plus cruel à subir...

Évoquons encore l'Aria célèbre de la *Passion* selon St Matthieu, à cet instant, où le violon prélude longuement, pur sanglot, auquel va se mêler, plutôt se fondre, l'appel déchirant : *Aie pitié mon Dieu à cause de mes larmes. Jette un regard sur moi. Mon cœur, mes yeux pleurent pour toi, amèrement...*

Mais Bach est accessible à d'autres sentiments, moins tragiques. Plus d'un de ses chorals déborde d'un bonheur clair et triomphant. J'irai même jusqu'à dire qu'à cette joie sacrée s'adjoint mainte fois une souriante bonhomie. Qu'importe d'ailleurs, puisque l'œuvre ne saurait y perdre en grandeur, en noblesse.

Enfin, dans des pièces plus profanes, les suites pour piano, les sonates et *Partitas* pour violon, les suites pour violoncelle, de fraîches inspirations populaires, des danses gracieuses s'emprennent souvent d'une gaieté sans détour, mais d'une gaieté toujours de bon aloi.

Convenons néanmoins, que c'est dans ses grandes œuvres liturgiques, ses 190 cantates, ses oratorios, son *Magnificat* et peut-être par-dessus tout dans ses deux *Passions* — Selon St Jean et selon St Matthieu — et dans sa *Grand'Messe en Si mineur*, que Bach nous a le mieux donné la mesure de son génie. Là, il a pu déployer toute sa puissance. Les chœurs, l'orgue, l'orchestre sont mis en valeur avec une sombre intensité. Avec quel sens du dramatique s'opposent, le récitatif passionné, la tendre supplication du choral et ce chant hautainement dépouillé qui monte avec l'élan d'une flèche de cathédrale dans un ciel limpide... C'est ce sens dramatique, soutenu par l'équilibre des masses sonores, qu'après la tourmente romantique, recueillera, un jour, un Richard Wagner.

Malheureusement, il est difficile de monter intégralement de telles œuvres, avec la perfection nécessaire. Néanmoins la société I. S. Bach s'y emploie avec dévouement et l'an dernier M. Mengelberg, accompagné de l'orchestre et des chœurs d'Amsterdam, est venu donner une audition de la *Passion selon St Matthieu* que les Parisiens mélomanes ne sont pas près d'oublier.

La place, la puissance hélas, me manquent pour vous parler, comme je le souhaiterais, de Celui qui fut grand, non seulement dans son œuvre, mais encore dans sa vie. Organiste à Weimar près du duc de Saxe, puis à Saint-Blaise de Mühlhausen et plus tard à Cöthen et à Leipzig, Bach eut une existence ardente autant que mouvementée.

Marié deux fois, il fut père de vingt enfants, parmi lesquels des musiciens distingués, dont ce Friedmann Bach qui nous a laissé des pages admirables. Malgré sa foi exaltée, Jean-Sébastien ne dédaigna jamais ses autres devoirs, plus matériels, mais qu'il considérait aussi comme sacrés. Il s'éteignit harmonieusement, entouré de ses enfants.

C'est, peut-être, dans ce bel équilibre entre l'action et la méditation, qu'il faut chercher une des raisons aux incomparables qualités de structure et de force disciplinée de Bach. C'est, sans doute, ce qui rend si juste le mot entendu récemment après un festival qui lui était consacré : « Cette musique rajeunit chaque jour ! »

C'est le propre du sublime, en effet, d'effacer la trace du temps.

Pourquoi certains chefs-d'œuvre ne peuvent-ils vieillir ? Sans doute, parce qu'allant plus loin que d'autres dans l'expression de l'humanité, révèlent-ils aux générations successives des Vérités Éternelles.

L'amour des formes parfaites, la douleur qui ennoblit l'homme, cette recherche d'une joie durable et cette soif d'Idéal — sentiments qui dominent chez Bach — ont déjà défié, et défieront encore, le cortège redoutable des siècles.

M. LACLOCHE.

LES LIVRES NOUVEAUX

Paul GAULTIER. — *L'Avenir de la France*. 1 vol. in-16, 292 p. Perrin et C^{ie}, éd.

Sous ce titre : *L'Avenir de la France*, Paul Gaultier a examiné, avec la plus scrupuleuse attention, le mal ou, plus justement, les maux dont souffre, aujourd'hui, notre pays ; et il a indiqué, dans la mesure du possible, les remèdes qu'il était urgent et nécessaire d'y appliquer. C'est là avoir fait acte de bon citoyen, et la lecture de ces pages, d'une ferme logique, prouvera aisément que l'auteur n'est pas de ceux à qui l'on peut faire le reproche, qu'il adresse lui-même à trop de Français, de manquer de courage civique. Ce qu'il y a, dans cette consciencieuse et magistrale étude, d'un peu dur pour notre amour-propre national, affirme, surabondamment, la sincérité de la conviction, et — il faut y appuyer — le courage de l'écrivain. Car, enfin, on n'épale jamais, sans s'attirer quelque haine, les plaies de son époque ; on ne met pas à nu le désordre social ; on ne stigmatise pas ces vices constitutifs, si j'ose ainsi dire, d'une organisation politique et sociale du moment, sans faire bien des mécontents. Pensera-t-on qu'on puisse, impunément, dénoncer, avec la précision qu'y apporte Paul Gaultier, les méfaits de « l'instabilité gouvernementale », du « gaspillage », de « l'incompétence », du « favoritisme » ? Evidemment, non. Au rebours, c'est déjà suffisant pour indisposer nombre de gens ; mais s'attaquer au « virus politique », dénoncer « l'abus des mots », montrer les inconvénients de la « routine » — cette véritable tare, qui barre le chemin à tout progrès, et qui parallèlement avec le « manque de sens pratique », fait avorter les meilleures idées, les plus hautes conceptions ; s'en prendre à l'« Étatisme », à l'« idéologie », à l'« individualisme », et, encore, à la chimère absurde de « l'égalité » ; avouons-le, c'est faire, en notre temps, preuve d'un courage non commun, et qu'il faut hautement reconnaître. Et, peut-être, — car c'est là, en un sens, un courage plus grand — savoir gré davantage à Paul Gaultier, d'avoir osé défendre, dans les « remèdes » qu'il indique, la cause de « l'idéalisme », et, par voie de conséquence, celle du sentiment religieux. Il y a, de sa part, une réelle noblesse à l'avoir fait avec tant de franchise, et si pleinement : et pour toutes ces raisons, ce beau livre, que je regrette d'analyser de façon si brève et si incomplète, restera, non seulement comme un témoin de l'état moral et social de la vie nationale contemporaine, mais comme la protestation d'un vrai philosophe, franchement et profondément français.

A. R.

Général MANGIN. — *Regards sur la France d'Afrique*. 4 cartes. 1 vol. in-16, 308 pages. Plon, éd.

Chacune des six études que le Général Mangin a réunies sous ce titre forme un tout d'une forte documentation, où il est impossible de trouver un détail inutile. Qu'il s'agisse de la partie historique, ou de l'étude de la stratégie militaire qui nous a permis d'acquiescer cet admirable empire colonial, la même maîtrise se retrouve, s'imposant de ne dire que ce qui est utile. Et pourtant, rien n'est écourté, et chacune des diverses phases de notre conquête est exposée complètement et il faut ajouter, de main de maître.

A. R.

Général RAGUENEAU. — *Stratégie des Transports et des Ravitaillements*. 1 vol. in-8, 117 pages. 4 croquis hors texte. Berger-Levrault, éd.

Excellente étude, qui ne s'adresse pas uniquement aux